

La poésie, chose à préserver

YVES NAMUR

Poète, membre de l'Académie royale de langue
et de littérature françaises de Belgique

Paul Valéry écrivait dans l'un de ses *Cahiers*, celui de 1931 – ou était-ce celui de 1933 ? –, que la poésie est « chose préservée ».

Je crois qu'aujourd'hui Valéry eût préféré écrire que la poésie se devrait d'être chose « à » préserver, tant il me semble qu'on veuille, consciemment ou non, l'exclure de notre champ de vision et de nos préoccupations.

Et pour cause, notre siècle plus que tout autre est soumis aux seules règles de l'économie, des marchés et de la rentabilité. Un domaine où la poésie n'est pas à sa place, où la poésie est d'emblée une intruse. Les revues littéraires se meurent les unes après les autres, les chroniques dans nos quotidiens n'en rendent plus compte, les librairies ont trop souvent d'autres marchandises à vendre !

Mais c'est justement là que réside l'extrême pouvoir de la poésie : échapper aux contraintes, échapper aux règles de tous ordres, échapper sans cesse.

La poésie est peut-être aujourd'hui chose à préserver mais par elle-même et résistera encore et toujours, me semble-t-il. Parce qu'elle est un art de penser, un art d'être au monde et à l'écoute du monde. Parce qu'elle est l'une des voies pour atteindre à une meilleure connaissance du réel. Parce qu'elle nous permet peut-être d'entrevoir une altitude d'où personne ne regarde. Parce qu'avec elle, on peut approcher un tant soit peu cet immense invisible qui nous entoure et dont nous sommes faits. Parce qu'elle nous mène aussi, et c'est essentiel, à une meilleure connaissance de nous-mêmes.

Le poète français René Char invitait les poètes à « occuper les nobles vides qui sont actes de respiration de la poésie même ».

Oui, la poésie occupera peut-être ces vastes espaces que les femmes et les hommes de ce temps présent ont laissé vides parce qu'eux-mêmes étaient, probablement à leur insu, vides de tout, vides de pensées, vides d'amour.